

Petite bête sauvage

Aude Maltais-Landry

Number 126, 2010

Dignité / intégrité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61746ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Maltais-Landry, A. (2010). Petite bête sauvage. *Moebius*, (126), 57–64.

AUDE MALTAIS-LANDRY

Petite bête sauvage

Je vois la pluie qui se change en neige sous mes yeux.
Des brassées de gros flocons mouillés brouillent le ciel.
Se noient dans les eaux sombres de la rivière. Un temps
humide et froid qui me gèle les os.

Je me cale encore plus dans la grande chaise berçante.
Attendre.

J'essaie d'identifier l'arbre devant moi. Son écorce
grise et rugueuse. Ses feuilles vert tendre à peine écloses.

Un café à petites gorgées, lentement, le regard perdu
dans le vague.

Je suis une petite bête sauvage qui se terre.

Dehors la vie foisonne. Des volées d'oiseaux migrateurs.
Des nuées denses de mouches noires. Le chant obsédant
des grenouilles.

Nuit et jour je suis bercée par la rumeur du barrage
au loin.

Je suis arrivée par une journée de grand soleil.

La route est longue et belle. Un vent chaud sur le visage.
Prendre les virages en douceur, suivre le ruban d'asphalte
gris. Je suis grisée, insouciante, comme au matin d'un
départ en vacances. Des heures de forêts et de lacs, des
villages inconnus dont je me plais à rouler les noms dans ma

bouche: Laverlochère, Latulippe, Belleterre, Lorrainville. Une musique qui parle d'un coin de pays domestiqué, arraché à la forêt. Une route à angles droits qui file au milieu des champs. Des crans pierreux au milieu de la terre noire, de grands saules qui s'élèvent aux côtés des vieilles maisons. Le ciel bleu.

En quittant la campagne, d'un seul coup, une angoisse que je connais bien. Arriver. Un nœud au ventre, le souffle coupé. Plus que quelques kilomètres de forêt. Au détour d'une courbe, la route descend, les arbres s'écartent, une pancarte aux lettres blanches sur fond vert annonce la fin de la route. Voilà, j'y suis.

Sentiment d'étrangeté. Je suis une intruse dans ce village du bout du monde qui ne ressemble à rien. Une banlieue au cœur des bois. Un carré de terre défriché, sans herbe, sans fleurs. Des cours sablonneuses encombrées de jouets d'enfants, d'outils, de bouteilles de bière. Des balcons de bois aux marches pourries, à la peinture écaillée. Le même modèle de bungalow répété en une variété de couleurs fades. Bleu poudre, jaune serin, vert hôpital.

Je roule lentement, comme si je savais exactement où j'allais. Des noms de rues que je n'ai pas le temps de lire. Des suites inhabituelles de consonnes. Retrouver celui que j'ai lu plus tôt, avant d'arriver, celui que j'ai photographié mentalement.

Ne pense pas aux gens qui te regardent peut-être derrière leurs rideaux.

Matin gris.

Je suis figée, clouée au lit. Par la petite fenêtre, de grosses gouttes glaciales et un ciel trop lourd pour moi. Je me roule en boule dans le petit lit à ressorts, remonte mon sac de couchage sur ma tête. Encore cinq minutes.

S'extraire du lit. S'habiller. Un café. Sortir.

Mains dans les poches, épaules rentrées. Mes jeans trop longs trempent dans les flaques d'eau boueuse.

Des chiens en liberté viennent me voir, me reniffler. Ils sont partout, nonchalants. Je n'aime pas les chiens ; ils s'entêtent à me suivre.

Les visages que je croise me sont encore inconnus. Faire l'effort de dire bonjour, saluer de la tête. Des sourires, quelques regards fuyants. Je suis l'étrangère qui ne restera pas.

J'ai rendez-vous dans les bureaux du Conseil. Il fait bon ici. Je me frotte les mains, je regarde autour de moi, je cherche une contenance. Ambiance décontractée. Presque familiale. Beaucoup de va-et-vient, ça placote, ça boit du café. Je me présente, j'explique. On m'écoute, on sourit.

Je sens mes muscles se détendre.

Le temps s'étire. Passé la ligne des arbres, le reste du monde s'estompe dans un brouillard.

Des heures de temps libre passées en silence. Je me berce du chant éthéré des grives. Un grand divan, une couette de plumes. Dormir, rattraper le sommeil perdu. Les murs de la maison sont poreux. Je m'imbibe du printemps mouillé qui m'entoure. Se mouler au rythme lent de la forêt, des arbres qui meurent, des poissons qui remontent le courant, des outardes qui reviennent en criant.

Sortir de ma coquille.

Je vais me promener sur la route jusqu'au pont. Ça sent bon le bois mouillé et la mousse. Les feuilles décomposées. Les fougères qui se déroulent. Le ruissellement de la neige fondue. Je marche vite pour que les mouches ne puissent pas me rattraper. Je sursaute à chaque bruissement dans les fourrés. On dit qu'il y a des ours autour du village ; je siffle tous les dix pas.

Un petit cimetière à l'orée de la forêt. Les conifères et les tombes émergent du sable roux. Les buttes de sable croulent sous les ornements de plastique, paisibles. Un cimetière comme une plage au milieu des bois.

Les jeunes jouent à la balle molle sur le grand terrain juste en face. Une jeune femme m'invite à les rejoindre en souriant. Je suis trop gênée. Je reste au banc des joueurs qui sent la bière. Je regarde, je suis regardée. Je ressens toute l'incongruité de ma présence ici.

Daphné est courte sur pattes. Une petite bedaine sortie, un t-shirt rose qui remonte au-dessus du nombril. Une tête frondeuse qui ne laisse pas sa place. Excédée par le nuage de mouches qui la poursuit. Je lui prête mon foulard pour la protéger.

Les enfants redescendent la grande côte à toute vitesse, coupent le moteur des quatre roues. Des cris de plaisir stridents. Une fillette au visage boudeur qui s'ouvre un instant, remonte la côte pour le plaisir de recommencer. Derrière elle, sa petite sœur ferme les yeux en la serrant très fort.

Je me joins aux adultes qui redescendent à pied. Lentement. Un rythme qui ne m'appartient pas. Un ton de voix qui est plus bas. Un sens de l'humour qui m'échappe. Rire de soi, des autres, de tout ce qui n'est pas risible mais dont on rit quand même. Je ne comprends rien des drames qui se jouent ici.

Apprivoiser les gens. Me faufiler dans leur vie, comme si j'allais y rester pour toujours.

Une illusion qui me met mal à l'aise. Comme un abus de confiance, encore.

Tania m'a adoptée. Elle est rieuse et taquine. Série de questions universelles : âge, mariée ou non, nombre

d'enfants, durée du séjour. Faire des gâteaux Betty Crocker dans la salle communautaire. Une bande de jeunes nous tourne autour en courant, comme des abeilles attendant leur dose de sucre.

Le gâteau est encore chaud; j'essaie d'étendre le glaçage, mais tout se brise. Juliette s'assoit sur le grand comptoir en inox, surveille mes manœuvres de rattrapage avec envie. Lorgne le pot de glaçage à la vanille artificielle. Regard farouche et curieux, corps refermé sur son malaise d'adolescente. Je suis détaillée, soupesée. Une oreille neuve; elle se raconte à petites bribes. Père absent, mère trop jeune, frères et sœurs dont elle doit s'occuper.

Je suis interdite, impuissante. Ramasse une miette orpheline au bout de mon couteau à beurre. Le glaçage est terriblement sucré.

Les enfants s'empiffrent de gâteau moelleux. Un état de béatitude qui me fait sourire. Neuf heures du soir, encore quelques lueurs dans la nuit qui s'épaissit autour de nous. Le chant des grenouilles dans chaque flaque d'eau à des kilomètres à la ronde.

Je marche dans les rues du village, dans la nuit froide et humide. Mes pas résonnent dans la gravelle. Je fais de la buée en soufflant. Je croise d'autres promeneurs errants, mains dans les poches, capuchon sur la tête, regard baissé. Des bandes de jeunes qui rigolent, qui passent le temps. Ombres furtives sous les lampadaires. Une partie de cache-cache nocturne. Des rires étouffés montent du fossé. Un couinement de ressorts mal huilés, répété dans le silence de la nuit. Des enfants en t-shirt sautent encore et encore sur les trampolines, insensibles au froid. Infatigables.

Une voiture de police termine sa ronde. Roule doucement à côté de moi dans un bruit de sable concassé. Me salue comme une complice du même monde. Accélère en quittant le village. Je la vois remonter la côte. Ses phares illuminent les rangées d'épinettes et la mince bande d'asphalte. Le trait d'union de la ligne jaune. La voiture disparaît dans la nuit noire, engouffrée.

À certaines maisons, des draps tendus aux fenêtres indiquent une fête en cours. On n'entend pas grand-chose de la rue. La basse d'une musique trop forte qui tremble. Quelques éclats de voix ou de rires. Des ombres qui bougent dans la lueur des lampes à travers le tissu. Une porte s'ouvre, quelqu'un sort en criant à la nuit. Exubérance de l'ivresse. Je tourne la tête, je ne veux pas qu'on me voie. Me refuse à réfléchir.

Ma maison est située un peu à l'écart du chemin principal, au bout d'une petite boucle de terre. Trois chalets en bois. La plus belle vue du village. La lune rousse au-dessus de la rivière, le ciel presque blanc d'étoiles vibrantes. La Voie lactée, la Grande Ourse, le zigzag de Cassiopée.

Je suis épuisée de toute cette vie nouvelle.

Samedi après-midi. Un village déserté. Tout le monde est parti faire l'épicerie en ville, à deux heures d'ici. Sortir du bois, retraverser les champs. Passer devant la roulotte à patates frites, l'élevage de wapitis, les pêcheurs du petit pont, les vieilles granges aux planches polies par les intempéries. Revenir.

Je prends la voiture moi aussi. Au bout de mon ennui. Je roule dans les champs, sans but, en écoutant du country. Je chante très fort, la fenêtre ouverte. La route est encore plus belle qu'à l'aller. Les champs noirs piqués de petites pousses vertes. Le bruit du vent dans les feuilles nouvelles. Le ciel chargé de nuages où on peut lire très longtemps à l'avance le temps qu'il va faire. Des villages inconnus il y a une semaine me semblent maintenant si familiers. Semblables à ceux de ma famille, dans d'autres régions défrichées. J'arrête au premier village, à la descente à bateaux. Deux jeunes femmes et leurs enfants blonds taquinent la perchaude, me demandent d'où je viens. De là-bas. Du bout de la route.

Même si je sais à quoi m'attendre, le village me semble toujours aussi laid au retour.

Je m'arrête à la maison des jeunes. Ça pianote fort sur les claviers d'ordinateur. Tania a le regard triste des jours d'ennui. On regarde la télé sur le vieux divan mou en vidant le fond d'un sac de chips. Un épisode de télé-réalité surréaliste. Des sourires plus blancs que blancs, des rires qui sonnent faux, des voitures clinquantes. Je suis gênée de tout ce luxe étalé. Je regarde Tania du coin de l'œil. Elle fait sauter sa petite dernière sur ses genoux, hausse les épaules en souriant. Elle a essayé de vivre en ville, dans le rythme des autres, dans leurs préjugés de ce qu'elle est. Préfère son village aux rues de sable, où il n'y a rien à faire. On parle peu. On se connaît à peine.

Je partirai avant qu'on se connaisse vraiment.

Un bateau à moteur passe sur la rivière. En route vers le barrage, là où il y a des remous et des dorés sautillants. Quatre jeunes garçons, onze ou douze ans. Je reconnais le frère de Daphné à la barre. Il m'envoie la main. Je pense à mes amis en ville, à leurs jeunes enfants, à leur obsession de la sécurité. Notre obsession. Je loue la liberté des gens d'ici. La pourfends l'instant d'après.

Je termine mes pâtes en regardant par la grande fenêtre. Le sillon des castors qui nagent. Les canards qui se laissent porter par le courant.

Petite bruine.

La rivière coule paisible. Les arbres se tiennent droit. Je descends le vieil escalier de bois sous les grands pins. L'herbe est froide sous mes pieds. J'entre dans l'eau glaciale. Je suis saisie. Vivante. Gelée. Sortir vite, s'enrouler dans la grande serviette. Rester là, debout, dans le froid qui picote. Mes orteils rougis me font mal. Respirer le calme de la forêt brumeuse. Des gouttes d'eau dégoulinent de mes cheveux.

Je fais de la buée, pareille à la rivière qui fume.

Je me prends à espérer qu'on m'oublie ici.